

Seconde édition publiée en janvier 2017 par :

*Atramenta*

Tampere, FINLANDE

[www.atramenta.net](http://www.atramenta.net)

Tous droits réservés

Couverture réalisée par Judy Bullard

[www.customebookcovers.com](http://www.customebookcovers.com)

Imprimé en France par SoBook, Roubaix

Imprimeur certifié Imprim'Vert

ISBN : 978-952-273-978-0

Première édition : Avril 2014 (978-952-273-378-8)

Christian Bourgeois

**LE DERNIER JOUR  
DU MÉDAILLON**

*Roman*

*Atramenta*



Toutes mes salutations vont à toutes les princesses de ce monde qui nous attendent avec une certaine impatience, et à tous ces auteurs géniaux qui savent si bien transformer nos rêves en réalités.



## IL ÉTAIT ENCORE UNE FOIS...

L'histoire commence il y a bien longtemps, durant ces heures obscures du Moyen — Âge où la magie et les intrigues faisaient ensemble bon ménage.

Nous sommes à l'aube de l'an de grâce onze cent quinze et la première soirée de ce nouveau printemps s'annonce tranquille. Ou le semblerait, car soudain, dans la plus haute tour d'un château vieux de quelques centaines d'années, une femme vêtue de noir et à l'allure distinguée pénètre comme une furie dans une pièce sobrement aménagée. Cinq torches en résine, accrochées aux murs, éclairent l'endroit d'une lumière chaleureuse. Ce lieu, isolé du reste du château, comporte pour tout mobilier un guéridon et une immense armoire en buis tandis que, face à ce meuble magnifique, une grande cheminée tente de réchauffer la température à l'aide de deux ou trois bûches de chêne. Pourtant, la dame n'a cure de cette atmosphère bienveillante. Le regard sombre, elle se précipite vers l'unique fenêtre dont les vitraux représentent des scènes de chasse qu'elle pensait bien avoir fermée puis se penche par l'embrasure et scrute, soupçonneuse, les alentours.

Sous ses yeux, une immense forêt de châtaigniers au milieu de laquelle trois étangs forment un triangle dont les côtés sont strictement identiques s'étend à perte de vue. Son regard un instant attiré par une troupe en arme qui entre trente mètres plus bas dans la cour du château, se voile brusquement et un violent hoquet la fait tressaillir. Autour d'elle, les murs tournent de plus en plus vite, et prise de vertige, elle manque de passer par l'ouverture. Au prix d'un effort désespéré, elle se jette en arrière et serait tombée à terre si son guéridon ne lui avait providentiellement servi d'appui. Avec peine, elle se redresse et se dirige aussi vite qu'elle le peut jusqu'au mur qui fait face à la fenêtre. Là, elle prononce une formule magique et une petite porte qui s'entrebâille d'elle-même apparaît.

Dans une pièce obscure dont l'odeur de moisi la saisit à la gorge, une dizaine de cercueils ouverts sont alignés sur la droite. Dans chacun d'eux gît un de ces chevaliers dont la mort s'est emparée trop tôt ; tous des preux en armures. Le plus vieux doit être là depuis cinq cents ans, le plus jeune, Palagrel, depuis cinquante, tout au plus. Appuyées contre le mur de gauche, six ravissantes adolescentes leur font face dans leurs cercueils, et dans le plus grand de tous royalement décoré, une princesse, Alice, la fille du Seigneur des Étangs, semble attendre que son chevalier servant vienne la réveiller. Voici un demi-siècle, qu'elle est endormie là, tandis que la plus ancienne des occupantes, trahie par l'architecture de son cercueil, repose en ce lieu depuis, elle aussi, cinq cents longues années !

La visiteuse se saisit de l'une des torches et pénètre dans le caveau comme une furie. Elle passe en revue

chacune de ses victimes et arrive jusqu'à cette princesse qu'elle regarde avec envie, éprise de sa beauté. Mais le temps lui manque. Elle doit absolument, si elle veut continuer à vivre, trouver une nouvelle proie, un autre de ces garçons dont les villes avoisinantes regorgent à ne plus que savoir en faire. Or pour cela, elle a besoin de son médaillon, un mystérieux objet en bois qui lui permettra d'investir une fois de plus le corps de la belle Alice. Redevenue jeune et jolie, elle fera alors tout pour séduire grâce à lui l'un de ces adolescents afin de lui voler son âme et ainsi continuer son voyage à travers les âges. Peut-être même, pourra-t-elle s'emparer d'une nouvelle enveloppe humaine si elle découvre au passage une femme plus belle encore que celle par laquelle elle exécute ses terribles desseins. La méchante fée qui règne sur le Domaine des Étangs n'en sera pas à son coup d'essai. Ne doit-elle pas, pour devenir la Reine des Sorcières, perpétuer ses odieuses manipulations pendant encore neuf cents ans afin de gagner son droit à l'Éternité ?

Faragonde, c'est son nom, retourne en titubant dans la chambre, non sans faire tomber au passage un vase, et cherche dans son armoire une boîte qu'elle ouvre avec empressement. Mais ô stupeur : son médaillon, dont la présence était jusque-là restée secrète, a disparu ! Folle d'inquiétude autant que de rage, Faragonde se rue vers la fenêtre et inspecte minutieusement les environs. Rien ni personne ne tombe sous son regard. Alors, elle en appelle aux corbeaux auxquels elle donne l'ordre de se mettre à la recherche d'un éventuel voleur et attend, le corps traversé de spasmes de plus en plus violents. Il faut peu de temps aux oiseaux pour revenir

lui transmettre la pire des nouvelles qu'elle pouvait recevoir : Galandrin l'a retrouvée, et c'est lui qui a volé le médaillon, ils en sont sûrs ! Qui d'autre d'ailleurs aurait pu le faire ? N'est-il pas le plus habile chasseur de cette ère de ténèbres ?

Celle qui faisait la morte et qui se croyait si bien cachée dans le corps d'Alice qu'elle ne délaisse que quelques minutes chaque jour est maintenant découverte. Il ne lui reste plus que peu de temps pour récupérer son précieux bien si elle ne veut pas finir réduite en poussière et achever tristement son périple, commencé un demi-siècle plus tôt. Rapidement, elle retourne dans la pièce secrète et devant un miroir, se lance dans une série d'imprécations mêlées de jurons et de petits cris. Face à elle, la glace lui renvoie bientôt l'image de cavaliers en armes qui quittent le château au grand galop.

Dans un vaste champ bordé de bosquets de noisetiers et traversé par un chemin creusé de profondes ornières, le printemps a fait une entrée remarquée. D'immenses tilleuls projettent une ombre majestueuse que le soleil levant dessine avec une précision inégalée sur l'éphémère gelée blanche qui saupoudre l'herbe encore rase de la prairie. Ici et là, crocus, jonquilles et primevères pointent le bout, qui de leurs pétales, qui de leurs feuilles les uns en ordre de bataille et les autres disséminées partout au milieu du vert encore bien timide de ce magnifique herbage. Les oiseaux gazouillent de tout leur cœur et une bande d'écureuils galopent sur le sol dans une folle course-poursuite. Toute à leur occupation favorite, ils bousculent sur leur passage les quelques abeilles qui commencent à butiner les fleurs humides de ce frais matin d'avril, s'attirant

Méline observe, brusquement inquiète, le verre que Puce tient dans sa main.

— Et puis, tu as assez bu.

Elle prend la chope de sa sœur et la pose sur la table sous le regard étrange du barman qui les quitte. Puce se lève péniblement et harangue vertement ses amis.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? On va se coucher et on attend de lire sa mort dans le journal ? C'est ça ?

Soudain, le DJ du club envoie une musique dont le rythme fait bondir Méline jusque sur la piste de danse. De là, elle fait signe à sa sœur de la rejoindre, mais celle-ci, peu encline à se divertir, se lève et se dirige vers le barman. Lentement, elle s'approche du comptoir lorsqu'un sentiment de respect aussi subit qu'inattendu l'envahit.

— Monsieur, demande-t-elle. Nous, on n'est pas des chevaliers... Ça n'existe plus les chevaliers aujourd'hui au vingt-et-unième siècle. Alors, on n'est pas concerné, n'est-ce pas ?

Galandrin regarde Puce avec attention. Après un long silence, il répond d'un ton à la fois grave et compatissant, conscient du calvaire que vit la jeune femme.

— Avec vos motos et vos casques, c'est comme si vous en étiez, oui... Je suis désolé... Mais rien n'est jamais perdu. Rien.

— Monsieur, reprend Puce. Moi j'ai découvert que vous, vous êtes le frère du chevalier mort parce que j'ai vu votre tatouage ; n'est-ce pas ? Alors vous voyagez dans le temps à la poursuite de la sorcière. Mais j'ai aussi compris que vous ne pouvez rien faire contre elle... C'est vrai ?

Galandrin détourne les yeux en silence.

— Ben, alors, c' n'est pas la joie, murmure-t-elle.

La jeune femme, complètement désorientée, sort du bar en titubant légèrement sous l'effet de l'alcool. Une fois dehors, elle enfourche sa moto qu'elle démarre d'un geste rageur et part en faisant une roue arrière.

Puce et Méline habitent ensemble dans un garage hérité de leurs parents, situé un peu à l'écart d'une petite ville à quelques kilomètres de Grand — Champ. Bien que les deux sœurs n'aient que onze mois d'écart, la différence entre les deux semble plus importante. Si vingt centimètres et quinze kilos les séparent au profit de Méline, cette dernière est incroyablement plus mature que Puce dont elle s'occupa avec un dévouement extraordinaire lorsqu'elles devinrent orphelines, cinq ans plus tôt, à la suite d'un accident de voiture. Obligées de subvenir à leurs besoins, elles se résignèrent à vendre la maison familiale tout en se réservant le garage dont elles décidèrent l'agrandissement afin d'y vivre plus décemment. Âgées de vingt-quatre et vingt-trois ans, la blondeur de leurs chevelures ne laisse aucun doute quant à la lignée scandinave de leur ascendance. Grâce à leurs parents, eux-mêmes fans de ce sport, c'est tout naturellement qu'elles vinrent à la moto dès leur enfance, s'offrant même le luxe de gagner plusieurs compétitions au nez et à la barbe de leurs collègues masculins. Si Méline est plus axée sur l'endurance, l'impétueuse Puce, elle, préfère la vitesse pure et toutes les deux s'adonnent avec délectation au trial lorsque l'hiver les conditions météo compliquent la circulation des deux-roues.

Ce garage auquel on accède par une cour a été aménagé avec d'une part un atelier de mécanique qui peut

stocker leurs deux machines et faire leur entretien, et d'autre part, un espace de vie plutôt rudimentaire derrière une porte vitrée. Une kitchenette équipée d'une cuisinière à gaz et d'un réfrigérateur, un coin salle de bain avec, luxe suprême une douche, et une chambre qu'un lit à deux places remplit aux trois quarts constituent tout le confort de Puce et Méline. Sur une étagère, une trentaine de coupes gagnées sur les circuits locaux paradent dans le sobre décor de la pièce. Cet aménagement temporaire devrait bientôt prendre fin lorsque les travaux d'agrandissement entamés depuis peu seront achevés ; les deux filles auront, enfin, chacune leur appartement.

Un bruit de moto qui ralentit rompt le silence du lieu et Puce s'arrête dans la cour du garage avantageusement éclairée par le réverbère placé juste en face, de l'autre côté de la rue. Après être revenue en trombe du « P'tit Pierre » au péril de sa vie, elle descend péniblement de son engin et ouvre la porte, puis remonte sur sa moto et entre. Son fidèle destrier bien posé sur sa béquille latérale, elle cherche ensuite à tâtons le bouton de la lumière et pénètre dans la cuisine. Enfin parvenue devant le réfrigérateur, Puce en sort une canette de bière, qu'elle boit d'un trait. Puis, lassée de cette journée si fertile en rebondissements, elle se rue dans sa chambre et tente tant bien que mal d'enlever sa combinaison. Se déshabiller relève pour Puce du plus pur exploit, tant sa tête lui fait mal, et elle doit se jeter sur son lit pour enfin parvenir à se dévêtir. Le regard tourné vers le plafond, elle essaye de trouver le sommeil.

## SOUS L'EMPRISE DU MÉDAILLON.

De son côté, Fred qui a erré un bon moment sur les routes des alentours arrête sa moto devant une station-service. Rapidement, il en ressort, un paquet dans les mains qu'il glisse sous le siège avant de repartir en trombe.

Il est deux heures quand Alice qui ne trouve pas le sommeil se décide enfin à poser son livre. Très inquiète, elle éteint la lumière.

Puce s'est bien retournée dix fois dans son lit avant de rallumer sa lampe de chevet. De guerre lasse, elle regarde son réveil qui indique deux heures puis décroche le téléphone et compose un numéro. Le temps s'écoule très lentement, comme s'il le faisait exprès pour éprouver encore davantage ses nerfs.

— Allô, c'est Puce... Bien sûr que je sais que c'est tard... Tu n'as pas vu mon Fred par hasard ? Ah bon... Qu'est-ce qu'il a pris ? Et pour quoi faire ? Je te laisse... Salut...

Puce raccroche et part vomir dans la salle de bain, sans entendre un bruit de moteur s'arrêter dans la cour.

Méline entre dans le garage et découvre avec soulagement la moto de sa sœur. Méline aime par-dessus

tout l'atmosphère qui émane du local lorsque les deux bolides sont alignés l'une à côté de l'autre. Le poids des engins ne permet pas aux deux filles de les mettre sur la béquille centrale, aussi leur inclinaison donne-t-elle à l'ensemble une allure très chevaleresque dont la seule vue leur fait rapidement monter l'adrénaline. Mais le bruit de Puce en train de vomir la ramène à la réalité et c'est comme une furie qu'elle se précipite dans la chambre. Hors d'elle à la vue de l'état dans lequel sa sœur se trouve, Méline l'attrape par les épaules, la secoue comme un prunier et la pousse violemment sur le lit. La main droite tremblante levée, elle s'apprête à lui asséner la plus magistrale des gifles.

— Tu ne me fais plus ça, hein ? Rouler avec tout ce que tu as bu, tu es tarée, hurle-t-elle !

Puce prend son air buté, se relève et s'avance vers sa sœur qu'elle essaye de pousser hors de son chemin. Mais c'est peine perdue, car Méline, bien plus forte, la rejette durement en arrière. Puce ne désarme pas, et bien qu'impitoyablement plaquée sur le lit, elle toise son aînée avec un air de défi.

— Je vais très bien merci... et je vais chercher mon Fred... qui a complètement, mais alors complètement besoin de moi, balbutie-t-elle.

Méline que la colère est en train de submerger, se détend soudain à la vue de sa sœur en sous-vêtements et ne peut s'empêcher de sourire.

— En petite culotte ? Il va sûrement aimer !

Mais Puce s'endurcit.

— Fous... moi la... paix, avec mes... culottes, je ne m'occupe pas des tiennes !

Méline qui doit absolument reprendre le contrôle de la situation réfléchit un instant. Soudain un autre sourire, malicieux celui-ci, se dessine sur ses lèvres et ses yeux se mettent à briller.

— Pour tes amours, je ne sais pas quoi faire. Mais pour ton problème d'alcool, j'ai un remède que tu vas adorer.

Elle attrape Puce par le bras et fait entrer « manu militari » dans la salle de bain sa prisonnière qui, comprenant tout à coup ses intentions, se met à crier.

— Méline ! Non ! Arrête ! Arrête, pas ça !

Mais Méline, dont la colère décuple les forces, tient fermement Puce par le bras et la pousse sous la douche. Puis, elle ouvre le robinet d'eau froide et asperge copieusement sa victime qui s'écroule sur le sol.

— Elle est glacée ! hurle Puce. Je regrette ! Arrête !

Son bourreau n'a aucunement l'intention d'obéir. La peur de la voir accidentée, qui dévorait ses entrailles pendant qu'elle revenait à tombeaux ouverts du « P'tit Pierre » la tenaille encore trop et c'est avec l'arrière-goût d'une délicieuse revanche, qu'elle se délecte à l'arroser.

— Pas question, j'ai eu trop peur ! Je me venge !

Méline asperge Puce un petit moment puis arrête l'eau. Sa bonne humeur retrouvée, elle éclate de rire en voyant la tête de sa victime complètement glacée, assise, boudeuse, dans le bac à douche. Peu rancunière, elle lui tend lentement une main charitable.

Un peu plus tard, les deux sœurs réconciliées se sont installées sur leur lit, Puce, couverte d'un unique drap de bain, s'est serrée contre Méline qui la frictionne. Son

air enfantin contraste maintenant avec le visage hostile qu'elle arborait quelques minutes plus tôt.

— C'est Fred le chevalier du médaillon, et il va mourir... J'en suis sûre...

L'entêtement de Puce commence à ébranler sérieusement sa sœur, et même si tout cela n'est qu'une légende, la crainte de voir un malheur arriver pour de bon l'incite à la plus grande vigilance. Puce vient de conduire une moto de mille centimètres cubes avec au moins deux grammes d'alcool dans le sang sur des petites routes cabossées et à une vitesse folle. Elle comprend enfin qu'elle doit changer de stratégie et tout simplement « jouer le jeu ».

— Donc, répond Méline, d'après toi la princesse serait Alice.

— Ben oui...

— Alors, il y a un bémol.

— Quel bémol ?

— D'après le nouveau barman, la Alice serait morte il y a plus de neuf cents ans.

— Tu as raison ! Dans ce cas, Alice n'est pas Alice ! s'exclame Puce.

— Ou bien, c'est que la princesse n'est pas la princesse. Mais si Alice n'est pas Alice et que la princesse n'est pas la princesse, qui est-ce ?

Puce et Méline réfléchissent un moment en silence.

— Ça serait Faragonde déguisée, tu crois, propose timidement Puce ? Tu te rappelles, c'est ce qu'il disait le serveur ! Que c'est la Faragonde en question qui aurait pris sa place !

Méline fait une moue dubitative. L'idée d'affronter une sorcière qui sévit depuis neuf cents ans — et peut-

être plus — ne l'enchanter guère. Puce est soudain terrorisée, mais loin de l'abattre cette nouvelle décuple ses forces et une volonté de fer l'envahit.

— On va se la faire, la Faragonde, affirme-t-elle avec une détermination sans faille. Même si on ne sait pas comment.

— D'accord. Et en attendant on se couche, on dort et tu décuites, propose sagement Méline qui tente ainsi de tempérer les ardeurs de sa sœur et par la même occasion de gagner du temps.

Bien loin de toute cette agitation, dans la chambre silencieuse de son petit logis, Alice dort d'un sommeil paisible lorsqu'au loin, le bourdonnement d'une moto trouble peu à peu le calme du lieu. Mystérieusement, la jeune femme commence à se tourner dans son lit, de plus en plus fort au fur et à mesure que le bruit se rapproche.

Fred ralentit avant de s'engager prudemment sur le chemin, guidé par le médaillon. Arrivé à une vingtaine de mètres de la maison forestière, il arrête sa moto et sort de sous le siège le paquet enveloppé d'un chiffon qui protège un pistolet et observe attentivement la chaumière face à lui. La pleine lune qui éclaire l'endroit exhale un parfum de mystère que le hululement d'une chouette dans le fond du bois et le vol d'une chauve-souris ne font qu'amplifier. Après un bref moment d'hésitation, il s'approche de la porte d'entrée sur laquelle est marqué « Alice ». S'il avait été plus attentif, il aurait vu les flashes que, caché sous sa combinaison, le médaillon émet depuis son arrivée à intervalles réguliers, de plus en plus fréquents et violents. Comme pour mieux ajouter à cette étrange atmosphère,